

CHAPITRE VI

Arrivée du général de Lorencez à Cordova. — L'amiral est resté à Orizaba. — Conférence d'Orizaba (9 avril). — Déclarations de l'amiral; rupture de la triple alliance. — Proclamation des commissaires français au peuple mexicain. — Décret de Juarez. — Plan de Cordova : Almonte, chef suprême de la nation. — Départ des troupes anglaises et espagnoles. — Lettre du général Saragoza au sujet des malades laissés à l'hôpital d'Orizaba. — Réponse du général de Lorencez. — Sa résolution de marcher sur Orizaba. — Lettre aux plénipotentiaires; ordre du jour à l'armée. — Combat du Fortin (19 avril). — Arrivée à Orizaba. — Merveilleux tableau. — Rencontre du général Prim, en route pour la Vera Cruz. — Les Français reçus au son du *repique*. — La guerrilla du général Galves fait sa soumission. — Défilé de trois cents Mexicains et de leurs femmes. — Histoire de la belle Juanita. — Composition du corps expéditionnaire.

Le général de Lorencez nous avait précédés à Cordova, d'un jour. Il avait quitté Tehuacan le 1^{er} avril avec l'amiral Jurien de la Gravière et les troupes qui s'y trouvaient. Il en avait pris le commandement, conformément aux instructions du ministre de la guerre. Ces instructions définissaient

aussi nettement que possible la part faite au général, auquel, « *sur terre, étaient réservés le commandement et l'action* », tandis que l'amiral « *restait chef de l'expédition au point de vue politique, maritime et commercial*¹ ».

La conférence qui allait réunir à Orizaba les commissaires alliés, devait avoir lieu le 9 avril; l'amiral s'y était arrêté. De son côté, le ministre de France, après avoir profité de la colonne du colonel Valazé jusqu'à Paso Ancho, avait poursuivi sa route, escorté par un peloton de chasseurs d'Afrique, et franchi en deux jours la distance qui le séparait d'Orizaba. Il se trouva donc au rendez-vous à la date indiquée.

Il ne manquait que la rupture officielle de la triple alliance pour que la situation devînt nette, que les commissaires français pussent s'affranchir de la politique d'attribution du gouvernement mexicain, et agir, désormais, conformément aux intérêts du corps expéditionnaire.

La conférence d'Orizaba amena ce résultat. La discussion entre les commissaires fut des plus vives; l'amiral et M. de Saligny déclarèrent qu'ils entendaient accorder au général Almonte et aux autres proscrits la protection à laquelle ils avaient droit; qu'à leurs yeux, entamer de nouveaux

¹ Instructions remises par le ministre de la guerre au général de Lorencez à son départ de France. — Voir à l'Appendice.

pourparlers avec le gouvernement mexicain, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, pour rompre à son heure et livrer les troupes alliées au vomito negro, serait une duperie, et que si, par un scrupule de conscience, ils rétrogradaient en deçà du Chiquihuite, pour se conformer au traité de la Soledad, — déjà violé par le gouvernement de Juarez, — c'était pour reconquérir toute leur liberté d'action, ne pas se laisser enfermer dans les terres chaudes, et marcher sur Mexico. Et l'amiral ajouta que « sa résolution ne liait pas ses collègues; qu'elle était conforme à son interprétation de la convention, et qu'il en assumait la responsabilité à l'égard de son gouvernement et du monde entier ¹ ».

Sir Wyke et le général Prim répondirent que les commissaires français, en agissant ainsi, « violaient le traité de Londres », et que « leurs collègues persistant à se refuser au rembar-

¹ La noblesse de caractère de l'amiral se révélait dans tous ses actes. Une terrible explosion ayant détruit à San Andres un couvent servant de caserne aux troupes de Saragoza, et ayant fait 1,500 victimes, l'amiral envoya, sur l'heure, au secours des blessés les chirurgiens de sa colonne.

Dans la conférence tenue le 9 avril, le général Prim s'étant déclaré résolu à rembarquer ses troupes, l'amiral ayant appris que le représentant de l'Espagne manquait de moyens de transport, lui offrit courtoisement les vaisseaux français pour ramener ses soldats à la Havane.

« quement des exilés mexicains et à ne pas vouloir prendre part aux conférences qui devaient avoir lieu le 15 avril, ils se retirèrent avec leurs troupes ».

Il fut ensuite décidé que les Français attendraient, pour se porter en avant, que les Espagnols eussent repassé leurs lignes, et l'on fixa comme date approximative de ce mouvement le 20 avril.

La triple alliance avait vécu; elle laissait le champ libre entre la France et le Mexique.

L'intervalle qui s'écoula entre la notification des résolutions de la conférence, faite au gouvernement de Mexico, et le commencement des hostilités, est rempli par une série d'actes graves qui se succèdent avec rapidité : dispositions prises par les commissaires espagnols et anglais pour le rembarquement de leurs troupes; mesures ordonnées par le général de Lorencez pour la concentration de ses régiments à Cordova, à Paso Ancho, point sur lequel il se repliera, s'il ne survient aucun événement de nature à changer sa détermination; proclamation adressée au peuple mexicain ¹ par les commissaires français, pour le prévenir qu'entre le gouvernement de Juarez et la France la guerre est déclarée, « et pour l'ap-

¹ Voir à l'Appendice la proclamation des commissaires français.

« peler à concourir à la consolidation et à la ré-
« génération de sa belle patrie »; riposte de
Juares¹ qui décrète : 1° l'état de siège de toutes
les localités qui seront occupées par les troupes
françaises; 2° le service militaire de vingt et un à
soixante ans; 3° la levée des guerrillas; 4° la sau-
vegarde des lois pour les Français paisibles; 5° la
peine de mort pour les traîtres qui prêteraient leur
concours à l'ennemi; — manifeste du 17 avril,
ou *plan de Cordova*, que le général Almonte, sol-
licité par les commissaires français, se décide à
lancer, et dans lequel il exhorte « ses conci-
« toyens à unir leurs efforts aux siens et à avoir
« une entière confiance dans l'empereur des
« Français, dont le désir sincère est de voir les
« Mexicains établir eux-mêmes un gouverne-
« ment d'ordre et de moralité »; enfin, acte
de pronunciamiento qui reconnaît le général
Almonte comme *chef suprême de la nation* :
tels sont les événements qui nous conduisent au
15 avril.

Cette date marque la fin des angoisses de notre
commandant en chef, angoisses dont il est aisé de
se rendre compte en lisant l'extrait de la lettre²

¹ Voir à l'Appendice le décret de Juares.

² Nous empruntons cet extrait à l'ouvrage du colonel Niox
sur l'expédition du Mexique de 1861 à 1867. L'auteur y

adressée à M. de Saligny par M. Wagner, mi-
nistre de Prusse à Mexico.

traite la question politique et militaire avec un rare talent,
une clarté et une impartialité remarquables.

« Mexico, 4 avril 1862.

«Si votre armée ne monte pas immédiatement au
delà de Cordova et même d'Orizaba, elle sera décimée par le
vomito et les fièvres pernicieuses. La première pluie vous
apportera infailliblement tout cela, et quand l'infection aura
une fois gagné l'armée, il sera trop tard et peut-être impos-
sible de se mettre en route. Vous pourrez facilement perdre
deux ou trois mille hommes en peu de jours. Je pense que
vous ne voulez pas demander une seconde fois aux Mexicains
de vous permettre, par humanité, d'occuper des campements
salubres. Toutes les questions et toutes les convenances poli-
tiques disparaissent devant le danger de sacrifier 8,000
Français aux épidémies d'un climat meurtrier. Je pense que
ni l'amiral Jurien de la Gravière, ni les commissaires anglais
et espagnol ne voudront assumer une aussi grave responsa-
bilité. En vous disant tout ceci, je ne suis nullement influencé
par des considérations politiques; mes craintes pour l'état
sanitaire de la troupe sont basées sur une expérience de trois
ans dans ce pays et sur l'opinion générale.

« Il s'entend que vous êtes entièrement autorisé de faire
usage partout et envers qui vous voudrez de ce que je vous
dis à ce sujet, et je serais heureux si mes efforts pouvaient
contribuer à prévenir de plus grands malheurs.

« Le gouvernement mexicain, qui connaît tous ces dangers,
fera tout son possible pour vous retenir encore quelque temps
là où vous êtes. Au reste, nous sommes à la veille de la
saison des pluies; aussitôt qu'elles ont commencé, les miasmes
qu'elles répandent causent des fièvres pernicieuses, les routes
se défoncent et deviennent impraticables; on ne fait pas plus de
chemin dans une journée qu'en une heure dans la belle saison...»

En effet, le 18 avril, le général Saragoza, entré avec ses troupes à Orizaba, — que le corps expéditionnaire espagnol venait de quitter, — adressait une lettre étrange au général de Lorencez. Cette lettre était relative aux 340 soldats français malades, demeurés à l'hôpital d'Orizaba sous la sauvegarde de la convention, et auxquels on avait laissé leurs armes. Voici cette lettre :

« Bien que les commissaires français aient été
 « les premiers à rompre les préliminaires de paix
 « signés à la Soledad le 19 février dernier, je
 « permets, par un pur devoir d'humanité, aux
 « malades de l'armée française de rester dans
 « l'hôpital d'Orizaba ; mais ils sont sous la sauve-
 « garde de l'armée mexicaine, et il n'y a pas de
 « nécessité qu'ils soient gardés par une force
 « quelconque de leurs nationaux. J'espère donc
 « que Son Excellence le général en chef des
 « troupes françaises, résidant à Cordova, ordon-
 « nera que cette garde soit retirée, et je lui
 « donne l'assurance de ma considération person-
 « nelle.

« Liberté et réforme.

« SARAGOZA.

« Quartier général d'Ingenio, 18 avril 1862. »

En rapprochant le ton hautain et agressif de cette communication du fanatisme connu de son

auteur, le général, qui avait présent à la mémoire l'assassinat commis récemment à la Pulga sur trois soldats français, prit, sur l'heure, le parti de porter ses forces sur Orizaba, au secours de ses malades qu'il ne considérait plus comme en sûreté.

Vainement Saragoza, qui avait cru d'abord à une garde particulière laissée par les Français à l'hôpital d'Orizaba, s'excusa-t-il de son erreur ; rien ne changea la résolution du général de Lorencez, qui, d'ailleurs, saisissait avec joie cette occasion d'échapper au danger de faire rétrograder ses soldats dans le foyer de la fièvre jaune. Ce fléau venait de gagner la Soledad.

Le 19, le commandant du corps expéditionnaire fit la réponse suivante :

« Cordova, 19 avril 1862.

« En réponse à la lettre que M. Saragoza a
 « écrite, en date du 18 avril, à MM. les pléni-
 « potentiaires français, le général en chef du
 « corps expéditionnaire du Mexique affirme qu'il
 « n'a laissé avec ses malades à Orizaba aucune
 « garde, ni même aucun homme valide, si ce
 « n'est quelques infirmiers chargés de les soi-
 « gner.

« Depuis qu'on a laissé les malades à Orizaba,

« un certain nombre a dû entrer en convales-
 « cence, et c'est ce qui a pu faire croire au
 « général Saragoza qu'on avait laissé une garde
 « avec eux.

« Le général en chef du corps expéditionnaire
 « français prie le général Saragoza d'accepter
 « l'assurance de sa considération distinguée. »

Cette lettre expédiée, le général communiqua
 aux plénipotentiaires français sa résolution de
 marcher en avant :

« Cordova, 17 avril 1862.

« En me plaçant à la tête du corps expédi-
 « tionnaire du Mexique, S. M. l'Empereur m'a
 « confié le soin de diriger les opérations militaires
 « et de garantir la sécurité de nos troupes.

« Après avoir pris connaissance des stipula-
 « tions de la convention de la Soledad, ratifiées
 « par la commission des trois Hautes Puissances
 « contractantes, j'avais dû arrêter toutes les dis-
 « positions nécessaires pour concentrer mes
 « troupes à Paso Ancho, aussitôt que l'armée espa-
 « gnole aurait opéré son mouvement rétrograde.

« L'assassinat de trois soldats français aux en-
 « virons du camp ne me semblait même pas un
 « motif suffisant pour me considérer comme dé-

« gagé de la stricte exécution d'une convention
 « signée par les représentants de la France; ces
 « attentats ne sont pourtant que la conséquence
 « du décret rendu, le 19 janvier, par le gouver-
 « nement de Juarez, qui nous met hors la loi en
 « nous assimilant aux pirates, décret outrageu-
 « sement maintenu depuis la signature des pré-
 « liminaires.

« Mais la situation de la Vera Cruz entourée de
 « nombreux partis de guerrilleros et réduite à l'état
 « de blocus, me paraissait déjà une violation des
 « préliminaires de la part des Mexicains, lorsque
 « j'ai reçu cette nuit, de la part de M. le général
 « Saragoza, une note officielle par laquelle il
 « m'informe qu'il considère une partie des
 « malades laissés à Orizaba, et qui sont depuis
 « lors entrés en convalescence, comme une garde
 « préposée à la sûreté de mon hôpital; il réclame
 « contre cette prétendue mesure.

« En présence d'une déclaration de cette
 « nature, j'ai tout lieu de craindre que nos
 « malades ne puissent plus compter sur la pro-
 « tection qui leur était assurée par la convention
 « de la Soledad, et qu'ils soient considérés comme
 « des otages laissés avec trop de confiance aux
 « mains de l'ennemi. Mon devoir est de marcher
 « à leur secours sans perdre de temps, car il y
 « aurait imprudence de ma part à les laisser

« exposés aux excès d'une armée indisciplinée et
« de chefs sans scrupules.

« J'ai donc l'honneur de vous informer qu'en
« vertu des pouvoirs militaires qui nous ont été
« confiés, je me mettrai ce soir même en marche
« sur Orizaba.

« Il ne me reste d'autres moyens de pourvoir à
« votre sûreté personnelle que de vous inviter à
« vous joindre à l'armée dans le mouvement
« qu'elle va opérer. »

L'heure de la lutte avait sonné. Un ordre du jour apprit au corps expéditionnaire les résolutions du commandement; toutes les mesures en vue de permettre aux troupes de quitter Cordova, le jour même, furent prises immédiatement, et des ordres précis furent expédiés au colonel l'Hérillier à Paso Ancho, lui prescrivant de monter, avec les forces dont il disposait, vers Cordova et Orizaba.

Trois compagnies du 99^e de ligne, un bataillon d'infanterie de marine, une section du génie et une demi-section d'ambulance furent laissés comme garnison à Cordova; le reste de la colonne, — y compris les zouaves du bataillon Morand, partis de la Vera Cruz le 11 avril et arrivés le 15 à Cordova, — lève le camp à deux heures de l'après-midi et s'engage sur la route conduisant à Orizaba.

A cinq heures, la tête de colonne de l'infanterie se trouvait à deux kilomètres environ du village le Fortin, lorsque notre avant-garde vit venir à elle, à bride abattue, un officier mexicain suivi de quelques cavaliers. L'officier portait l'uniforme bleu et amarante; sa tête était coiffée d'un large sombrero brodé d'or et couvert de pierreries. Il s'arrêta à bonne distance et voulut parlementer, dans l'espoir de se rendre compte de notre effectif; mais le capitaine Capitan, qui conduisait l'avant-garde, ne se laissa pas prendre à une démarche dont le but n'était que trop apparent, et il invita le faux parlementaire à se retirer sur-le-champ. Dépité de s'être laissé pénétrer, et passant subitement de l'attitude polie à l'arrogance, l'officier mexicain s'éloigna au galop, en brandissant son lazzo d'un air menaçant. Il disparut, mais quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'on le vit reparaitre à la tête d'un escadron de lanciers défilé, jusque-là, derrière une maison et quelques arbres. Cet escadron servait-il de rideau à un nombre de troupes plus considérable? C'est ce qu'il importait de savoir, et ce que l'avant-garde, composée de deux pelotons, fut chargée de tirer au clair.

La route, en quittant le Fortin, descend rapidement vers un ravin qu'elle franchit sur un pont en pierre, pour remonter ensuite jusqu'à un vaste

plateau. A la vue des chasseurs d'Afrique lancés au grand trot sur la pente du Fortin, les lanciers mexicains tournent bride, et, pendant vingt minutes, ils ne mettent pas moins d'habileté et de hâte à échapper aux chasseurs d'Afrique que ceux-ci n'apportent d'ardeur dans la chasse qu'ils leur donnent. Enfin, le cheval arabe, bien supérieur au cheval mexicain, surtout en taille et en vitesse, décide de cette course au clocher. Les lanciers sont atteints sur les pentes de la *baranca Metela*, ravin d'une profondeur de cent mètres environ; vainement ils font résolument face en arrière, ils sont sabrés ou faits prisonniers¹. Ceux qui parviennent à s'échapper vont répandre à Orizaba la nouvelle de leur défaite et jeter l'alarme dans l'armée mexicaine qui occupe la ville. Saragoza croit les Français aux portes d'Orizaba et lève son camp le soir même.

Le brillant engagement du Fortin était un heureux début : il avait non-seulement pour résultat de rendre la sécurité à nos malades d'Orizaba, que les Mexicains, pressés d'abandonner la ville, ne songèrent plus à inquiéter, mais il établis-

¹ Le rapport du capitaine signale le sous-lieutenant Lemerre comme s'étant particulièrement distingué; il avait frappé plusieurs Mexicains de son sabre. Dans cette rencontre il y eut cinq Mexicains tués; dix furent faits prisonniers. Des chevaux et des armes restèrent au pouvoir des chasseurs d'Afrique.

